

Sarah

Mathilde Medeiros

Nombre de mots : 9731

Sarah

Chapitre 1

Sarah a disparu depuis la récré. Je trépigne sur ma chaise, angoissée par le vide sur la chaise d'à côté.

Mais putain, Sarah, tu es passée où ? Il y a encore quelques minutes, tu faisais ta tête de décembre. Ta bouille-là, contrite, ta mine boudeuse, tes yeux noirs transpercés par un vide et une tristesse, qui me ravagent depuis les trois ans que je te connais.

Je n'y comprends plus rien. Je suis obsédée par tes expressions de visage. La joie furieuse qui rend tes yeux brillants quand on fait les folles, ces soirées où tu fais tourner les bancs de la salle des fêtes au rythme d'un tube de Daft Punk, où tu déambules comme une illuminée en remuant tes hanches, prenant des airs de jeune fille délurée et complètement débridée. Tu nous fais rire, à chacune de ces soirées - sauf celles où on te retrouve en larmes dans les toilettes-, rire à gorge déployée. Tu titilles notre propre grain de folie, ton bonheur est communicatif. Même les plus timides se déchaînent à ton contact.

Mais voilà, mieux vaut éviter les mois de décembre.

Chaque année, progressivement, tu bascules à ce moment-là, tout doucement tes yeux se ternissent.

Plus une trace de ta joyeuse folie pendant ce mois. Juste une profondeur, dans laquelle on n'aimerait pas avoir à plonger.

« Sarah Guilbert ! » La voix du prof me sort brutalement de mes pensées, je tente un :

- « Elle est absente Monsieur, je peux aller la chercher ? »

- Certainement pas Lola. Tu restes ici, je préviens la vie scolaire. »

Ok... Si vous comptez que je suive un traitre mot de votre cours là tout de suite, c'est mort. Je sens ma Sarah perdue, j'ai un mauvais pressentiment et Descartes ne peut rien pour moi là tout de suite.

Comment je peux faire, sortir en courant ? Putain, mais Sarah, toque à cette porte, « Excusez-moi pour le retard », allez Sarah !

Pourquoi je t'ai laissée pendant la récré ? Pour aller parler à ce con de Guillaume. Bienvenue à Quéquéland, ce blaireau avait des vues sur moi, j'ai juste voulu lui dire non en face. Et sans doute aussi, tâter le terrain, voir si quand il parle il a l'air un peu moins lisse. Un amoureux, pourquoi pas ? Mais je ne suis pas attirée par toi, pas plus en te parlant qu'en te regardant. Il n'y a rien à faire pour déscotcher ton sourire mièvre et poétique. Ton absence de consistance, désolée. Il fallait se douter qu'une invitation sur un regard ne tiendrait pas la route. Il fallait juste dire à un de ses potes, désolée pas intéressée, et ne pas te laisser ma Sarah. Plutôt que d'aller parler à ce plouc et le voir ensuite ricaner avec ses abrutis de copains.

Tu es où maintenant ? Tu t'es enfuie avec ton fantasme, Pierre ? Vous faites l'école buissonnière ? Je n'y crois pas, je sais que ce n'est pas ça. Ça fait deux semaines que tu ne parles plus de lui. Le mois de décembre a sonné le glas de tes rêveries, de tes pensées-sourires. C'est bien fini tout ça, j'ai bien compris que je ne retrouverai pas ta rage effrénée de vie avant l'année prochaine. Et je prie juste pour que la subtile mais bien palpable progression de ton mal d'une année sur

l'autre, ne gagne pas du terrain encore cette année. Je veux retrouver ma Sarah qui rigole, ma Sarah avec qui je fais des concours de mytho. Alors qu'on se connaît par cœur, nous nous amusons à nous faire des mensonges énormes, toujours plus absurdes les uns que les autres, et quand l'autre tombe dans le panneau, même deux minutes, c'est le truc qu'on trouve le plus drôle de la Terre.

Sarah...

Chapitre 2

Un hurlement arrive du couloir.

Le genre de hurlement suffisamment inquiétant pour que la tétanie post truc choquant ne dure que quelques secondes. Le genre de hurlement qui a rendu les injonctions du prof à se tenir tranquille en attendant qu'il aille voir complètement inutiles. Le genre de hurlement qui nous a tous fait bondir de nos chaises, moi la première pour aller voir ce qu'il se passait dans ce couloir.

Sarah... Ma Sarah était là, le visage totalement défait, son manteau en vrac derrière elle, le teint rosâtre d'une plaie béante... Comme si le masque social, le voile noir qui lissait ses traits en décembre, était levé, comme si tout à coup, nous avions accès à ses profondeurs les plus intimes. Sarah était là, titubante, habillée mais comme nue, une rage plus du tout joyeuse dans les traits.

Je paniquais, je me précipite vers elle pour tenter un contact :

-« Ma Sarah, qu'est-ce qui ne va pas ?

- Je suis morte à l'intérieur, ma belle, je suis morte et j'entends les morts... »

Sa voix, empreinte d'une élégie délirante, me glaça. Ses yeux voguaient dans toutes les directions.

Le prof demande à Julien d'aller chercher l'infirmière.

-« Lola », elle agrippe ma manche et mon regard :

-« Ma chérie, regarde... » Je ressens une émotion étrange, comme si l'espace d'un instant, j'étais connectée à des ondes inhabituelles, j'en oublie la crise de Sarah.

Aussitôt ramenée à la réalité par le contact de sa main que j'avais machinalement essayé d'attraper. Ses membres étaient raides, ses doigts figés, elle perd connaissance.

Infirmière, ambulance, fin de journée brumeuse.

Chapitre 3

- « Allez, ma biche, ça va aller. Sarah en a pour quelques semaines, peut-être quelques mois. Ça va rentrer dans l'ordre. Elle prend des médicaments. Bientôt, tu pourras l'aider pour les devoirs et il faut que tu lui montres que la vie continue, ou du moins... qu'elle va reprendre...
- Yep, sans doute Maman... » Je la câline un peu.
- « Bipolaire, bordel de merde, quand même, d'où ils sortent ce diagnostic en une semaine ?
- Ce n'est pas encore un diagnostic, c'est une hypothèse ma biche, et c'est la maladie mentale à la mode en France. Il faudra des années pour savoir si ce diagnostic est juste, et puis, même si c'était ça, il y a des moyens aujourd'hui de vivre bien avec.
- J'y crois pas. Elle est hypersensible, souvent joyeuse, j'y crois pas à ces conneries. Je suis sûre qu'il s'est passé un truc. Pourquoi elle a basculé ? Pourquoi son visage change à l'approche de la fin de l'année ? Elle était pas comme ça avant, j'en suis sûre, je vais demander à son con de frère. Je te jure qu'il va me dire que ce n'est pas depuis toujours ces yeux sombres de l'hiver, j'en suis certaine !
- Hey, du calme... Laisse sa famille récupérer un peu tranquillement.
- Je te dis qu'il s'est passé un truc...
- Et alors, si c'est le cas, elle en parlera avec son psy ; deuxièmement, un événement dramatique peut être

l'élément déclencheur d'une maladie. Si tu veux être là pour elle, il faut te protéger, te distancier et...

- Me distancier, c'est quoi ces conneries, c'est ma meilleure amie !
- Arrête, je veux juste dire que tu ne dois pas couler avec elle. Je le sais que c'est ta meilleure amie mais je me répète : si tu veux être une vraie amie, va la voir quand ce sera possible, amène-lui des chocolats et parle avec elle, écoute-la. Mais toi, en dehors, tu peux être empathique et triste un temps mais il faut continuer à vivre ta vie et même...
- Ok, Ok, docteur maman... ok... »

Chapitre 4

Je suis dans ma chambre, je savoure le contact moelleux de ma couette. C'est tellement réconfortant d'être dans son lit quand il fait froid dehors... J'ai envie de dormir.

-« Psssit

- Putain de bordel de merde, c'est quoi ça ?! »

J'ai senti un air froid souffler sur mon visage et entendu un psssit. Putain de bordel de merde, c'était quoi, il y a quelqu'un ici ! Il faut que j'allume.

- « hey, pas de soucis, je ne te veux pas de mal mais tu risques d'être un peu...

- Putain, tu es ... »

C'était Stéphane, j'en étais sûre. Un gamin un peu plus jeune que moi se tenait là, nu, une corde pendait autour de son cou. Le choc de cette apparition m'a fait étouffer un cri mais j'ai de suite compris. Et je me suis calmée, putain, c'était lui.

- « Oui, c'est moi. Désolée pour l'appareil...

- Je peux te prêter quelque chose ? C'est possible ça ?

- Je crois pas non, désolée, va falloir t'y faire, je suis là pour un moment. Faut que tu aides Sarah. »

Tout était limpide. Il y a deux ans, Sarah m'avait raconté pour son cousin Stéphane. Il s'était pendu à l'âge de 15 ans dans la maison familiale. Sarah était une enfant quand c'était arrivé.

Elle se souvenait le coup de téléphone, sa maman en pleurs, son frère aussi et elle qui ne comprenait pas.

- « Ok, Stéphane, tu es mort, tout nu dans ma chambre et ta corde pend encore autour de ton cou, je t'avoue que je suis pas spécialement habituée à parler avec les morts, et que vu ce que je viens de vivre, je vois bien mon imagination capable de me jouer ce genre de tours...
- Mais j'ai prononcé la phrase qui te tient à cœur non ? Il faut aider Sarah. Et au fond de toi, tu sais bien que je suis là.
- Bon, passons, dis-moi ce que tu as à me dire.
- Alors...
- Quoi, alors ?! Crache le morceau bordel !
- Calme toi, Lola, s'il te plaît. Ne rends pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont, merci. »

A son ton, j'ai compris qu'il valait mieux en effet calmer le jeu et je pressentais un truc horrible qu'il avait à me dire.

- « Sarah a été violée. Voilà, moi aussi, par mon père, qui est son oncle Alain. Il nous a violés ma grande, et je te passe les détails, mais crois-moi, c'est mieux pour tout le monde. »

Je restai hébétée un temps qui m'a paru durer une éternité... Puis un déclic a fait tilt dans ma tête.

- « Mais c'est bien sûr ! ses humeurs, sa joie folle et débridée, ses crises de larmes, son regard terne en décembre, cette crise de panique au lycée ! ma chérie...
- Merci pour moi, putain, je te rappelle que si je suis là, c'est que j'ai vécu la même chose qu'elle, et ce de

manière plus régulière parce que ça se passait sous mon toit et que je me retrouve coincé là à poil avec une corde au cou parce que cela m'a poussé au suicide, merde !

- Excuse-moi...
- C'est pas grave...
- Quand cela a-t-il commencé ?
- Nous étions des petits, 3 ans peut-être pour moi ... et puis ça a duré. Sarah n'a vécu cela « que » pendant les vacances d'hiver lors des réunions de famille pour Noël, à ce que je sache.
- Oh bordèle de merde...
- Ecoute, on n'a pas trop le temps de s'apitoyer, à l'heure qu'il est Sarah a perdu la raison, elle se tait parce que mon oncle nous a menacés et moi je ne partirai pas d'ici en paix tant qu'elle n'aura pas parlé. Au moins parlé. Je ne veux pas la savoir considérée comme folle jusqu'à la fin de ses jours pour ces horreurs. Je veux qu'elle soit heureuse. Je veux que mon bâtard de père finisse en tôle jusqu'à la fin de ses jours ! Tu vas m'aider ?
- Je te le promets. »

Chapitre 5

Je n'ai pas très bien compris ce qu'il s'est passé après ça, mais je ne me souviens ni d'au revoir, ni d'à bientôt, juste je me suis réveillée dans mon lit. J'avais l'esprit étonnamment clair, pour voir que la veille, j'avais le souvenir d'avoir parlé avec un fantôme nu par-dessus le marché.

Je me suis assise un moment sur mon lit et j'ai réfléchi :

Ne parler de ça à personne. Sinon, je finirai à l'hôpital psychiatrique avec Sarah. Pourtant, putain, tout ça était bien réel et il allait falloir agir seule. Agir, super et comment agir exactement ?

Première chose, aller parler à Sarah. Mais était-elle en état de me recevoir ?

Rien de tel que d'essayer pour le savoir, on était samedi, pas de lycée. Je m'habillais en trombe et filais sans petit déj direction l'hôpital Sainte-Marie.

- « Tu fais quoi, bordel, Lola ! »

Je n'ai même pas répondu et j'ai claqué la porte.

J'ai couru si vite pour traverser les quelques trois cents mètres qui me séparaient d'elle que j'ai manqué me viander deux fois. Bon, il vaut mieux ne pas trop se casser une jambe là tout de suite.

J'arrive devant l'enceinte grillagée de ce putain d'endroit. Des barbelés en haut des grillages, une porte fermée et seulement un interphone.

- « Hôpital Sainte-Marie, Bonjour ?

- Bonjour madame, excusez-moi de vous déranger. Je voudrais rendre visite à Sarah Guilbert, je suis sa meilleure amie.
- Attendez un instant.

L'instant fut interminable, bordèle.

- Mademoiselle ? Votre nom, s'il vous plaît ?
- Lola Parkon.
- Bien, Mademoiselle Parkon, aucune visite n'est autorisée jusqu'à nouvel ordre, je suis désolée.
- Mais comment va-t-elle ?
- Je ne suis pas habilitée à répondre à ce genre de questions. Je vous conseille de téléphoner la prochaine fois et ne vous-en faites pas trop, les interdictions de visites sont en général vite levées.
- Ok, merci, au revoir »

Je tombais du ciel. Ma Sarah, Ma Sarah qui faisait tourner des bancs au rythme de Daft Punk, enfermée là dans une prison ! J'avais envie de hurler, j'ai mis un coup de pied faramineux dans une voiture de sport. Une alarme s'est déclenchée, j'ai déguerpi en clopinant parce que mon pied me faisait mal.

Chapitre 6

- « Ma chérie, tu ne serais pas partie en trombe ce matin, j'aurais pu t'expliquer un peu plus en douceur le fonctionnement de ce genre d'établissement.
- D'établissement ? Tu veux plutôt dire de prison ? Sarah n'a rien fait de mal, c'est injuste !, éclatai-je en sanglots »

C'était l'heure du câlin réconfortant. On ne pouvait pas y couper là.

Je retournai m'enfermer dans ma chambre. J'entendis ma mère crier au loin :

« - Et, tu m'appelles, si tu as besoin, ok ? Tu ne te morfonds pas pendant des heures en écoutant REM ?

- La musique est la voix de l'expression, Maman, lâche-moi un peu la grappe avec ça. Mais oui, si j'ai quelque chose à te dire, je viendrai.
- Ok. »

La mère de Lola avait un aplomb à toute épreuve. C'était une femme intelligente et forte, qui aimait sa fille plus fort que tout, surtout depuis que leur père, Samuel, les avait quittés, emporté trop tôt par une rupture d'anévrisme. Elle savait très bien que sans sa fille chérie, elle n'aurait pas surmonté le deuil, elle serait devenue une pochtronne, avinée du matin au soir, beuglant des insanités sur l'Univers tout entier et couchant avec n'importe quel pochtron croisé dans un des bars miteux où elle allait parfois se réfugier, du temps de leurs disputes.

Elle avait gardé de lui son aplomb. « Tu t'occuperas bien d'elle » lui avait-il dit « Et dis-lui que je l'aime et toi, je t'aime aussi », avant d'être emporté au bloc dont il n'était jamais sorti vivant.

Mina avait été à la hauteur. Il lui arrivait de sentir l'approbation et l'amour de la part de Samuel, l'ancien amour de sa vie, le père de sa fille.

En outre, c'était une belle femme. Elle n'avait plus la grâce discrète de ses 25 ans. Pour des raisons très problématiques de santé, elle avait dû arrêter de fumer. Elle qui avait toujours bâfré sans limites, tout en restant mince comme un fil - « le tube », l'appelaient certains de ses amis -, était devenue une femme bien en chair aux hanches rondes et larges, aux fesses rebondies, avec une poitrine débordante qui ne suffisait pas toujours à cacher une brioche bien rebondie elle aussi, que certains de ses proches appelaient « le pannetone » pour la faire enrager.

Au travail, elle avait dû démentir les rumeurs : pas de deuxième grossesse en cours. Certes, Lola était née alors qu'elle-même avait à peine 20 ans mais elle était le cœur de ses préoccupations. Tout en restant à sa juste place de mère, pour ne pas l'envahir, elle voulait être présente. Présente quoi qu'il arrive.

Certains hommes, moins que quand elle fumait et faisait quelques huit kilos en moins – ces bâtards houellebecquiens typiques représentent malheureusement encore une large proportion de l'espèce masculine – la courtaient. Ceux-là qui restaient étaient plus sincères que les autres, même si moins nombreux. Et elle n'y perdait pas au change.

On dit que certains hommes aiment les rondeurs, la chair à palper. C'était sans doute vrai. Parfois des africains l'accostaient carrément dans la rue. Mais elle déclinait presque toutes ces invitations. Samuel avait été l'amour de sa vie. Le seul à ne pas lui avoir tourné le dos quand il avait senti dans son corps par moments une petite mort. Samuel avait compris. Une fois seulement, Mina avait raconté la soirée du drame. La soirée de la rencontre de l'homme araignée, comment elle avait été piégée au sein de sa toile, et comment depuis, ses fils noirs et gluants, après l'avoir engloutie puis libérée, restaient là, jamais trop loin, prêts à se déposer à nouveau sur sa peau, ses mains, faire sortir des bulles de glue noire de ses narines. La replonger dans ses tréfonds.

Il n'y a que Samuel, qui sans mot dire, et avec une patience de couturier, avait su attendre sans jamais la brusquer, saisir chaque parcelle de vie retrouvée, jusqu'à ce que leur vie sexuelle soit enfin belle et épanouie. Etrangement, malgré le temps qu'avait pris leur trouvaille, leur rencontre à ce niveau-là, ils avaient trouvé l'osmose. Et Mina se sentait libérée, reconstruite, aimée, elle-même à 1000 pourcents.

Elle avait oublié les innombrables connards qui avaient indifféremment éjaculé dans son corps empreint de mort et vers qui elle courait tout de même, pleine de l'énergie folle et désespérée que peut-être avec celui-là, ce serait différent. Elle avait oublié le regard de destructeur qui s'était posé sur elle, le jour où elle avait été forcée. Le jour où sa libido naissante et lumineuse avait perdu son éclat

en un regard. Le jour où son corps lui avait fait mal à en hurler.

Donc, voilà, pour l'heure, pas d'autre perle rare en vue. Sa vie de célibataire était bien remplie par son travail et sa fille chérie qui rendait cette vie tout de même moins solitaire.

Lola ignorait tout du passé de sa mère.

Mina avait entériné ce sujet en s'épanouissant à fond dans les bras d'un homme, même disparu aujourd'hui, et en ne parlant plus jamais.

Chapitre 7

Dans sa chambre, Lola écoutait REM à fond. Mais elle réalisa soudain que cela l'empêchait de réfléchir. Elle avait assez pleuré.

Que faire à présent ?

Attendre sagement que les visites soient autorisées ?
Certainement pas.

Appeler le fantôme Stéphane pour lui demander des idées ? Elle n'avait pas la moindre idée de comment faire ça et le pressentiment qu'il ne viendrait que les soirs, au moment où elle basculait dans le sommeil, s'il revenait. Mais elle en avait l'intime conviction qu'il reviendrait.

Elle s'assit sur son lit et prit un temps de réflexion, attrapa un vieux carnet, ce serait désormais le carnet de Sarah, et nota ses idées pêle-mêle :

- Parler à Marc, son abruti de frère, un ado BCBG caricatural, fumeur de pétards en cravate qui aimait Sonic Youth parce que ça faisait cool mais faisait aussi des placements en bourse, très soucieux qu'il était de monter sa petite fortune. Sarah et elle le détestaient. Mais il était quand même une piste, un proche.
- Aller à la police tout raconter. Lol. Qu'est-ce que je vais leur dire moi à la police ? Qu'un cousin fantôme mort il y a plus de 10 ans est venu tout nu et la corde au cou dans ma chambre le soir dénoncer son père Alain, le violeur pédophile psychopathe dangereux ? Ce serait, cela dit, un moyen de revoir plus vite ma petite Sarah à l'hôpital des fous.

- Aller voir Alain lui-même, le questionner, le pousser à bout. Quitte à utiliser quelques méthodes fortes. Je sais que je suis une fille fluette mais j'ai des ongles et des dents pointues. Beurk, ah non, pas de contact. Je ne veux que rien de mon petit corps vienne ne serait-ce qu'effleurer la chair sale et répugnante de ce pédophile ignoble.

Non, je vais la jouer fine, j'ai un cerveau moi aussi. La proximité va déjà me coûter alors...

Domage que l'option de la lettre ou du mail tombent à l'eau. Il lui suffirait de ne pas répondre ou de s'en servir pour porter plainte contre moi pour diffamation.

- Peut-être enquêter auprès d'une autre personne de la famille, une personne qui aurait vu quelque chose...

N'empêche, c'est un plan qui se prépare et qui se prépare bien.

Un jour, je pourrai rendre visite à ma Sarah, lui parler enfin, la serrer dans mes bras. Quel que soit son état. Je lui apporterai des chocolats, comme me l'a soufflé ma mère.

Mais ma mère ne saurait jamais rien de toutes ces démarches que je veux entreprendre. J'ignorais pourquoi mais je sentais qu'il ne fallait pas tout dire. Peut-être que je devenais une petite femme du haut de mes 16 ans et demi. Non, ce n'est pas ça, il y a ce quelque chose que j'ai toujours senti sans savoir de quoi il s'agissait.

La bête noire, je l'appelle depuis le décès de Papa. Ce quelque chose qui hante Maman et dont elle ne m'a jamais parlé.

Attention, quand Papa était là, tout allait bien. Quand il est parti, nous avons été là l'une pour l'autre. Mais il y a ce quelque chose. Parfois, même quand je la serre dans mes bras, elle est là, entière, aimante, chaleureuse mais je ne sais pas comment dire. Un goût de mort plane au loin dans le regard et dans la peau de ma mère, un goût de mort lointaine...

Chapitre 8

Je dis à Maman que je vais faire un tour...

-« Ok ma belle, tu rentres pour le déjeuner ?

- Oui, promis. »

Je savais qu'à son habitude, Blaireau Marc aimait jouer au basket sur le terrain de jeux près de la piscine. C'était l'occasion pour lui de poser sa cravate de quéqué et de montrer ses bras musclés sous son débardeur NBA. Parce que mélanger les genres pour lui, ça ne posait aucun problème tant qu'il avait l'air classe et tant qu'il pouvait « lever des gonzesses », comme on l'entendait parfois cracher à ses potes aussi intéressants que lui. Je ne savais pas trop si je le trouverais à son poste un jour familial aussi compliqué mais j'avais le pressentiment qu'il n'aurait pas été empêché longtemps du point de vue de sa petite conscience de chiffon molle avant de courir ici ballon sous le bras.

« - Hey Lola ! » me lance-t-il en faisant tourner son ballon sur son index.

Ce con m'avait un jour dit un peu aviné : « Toi, un jour, je t'aurai aussi, tu résistes mais j'aime bien. » Et il avait fait un sourire de commercial. J'avais eu envie de lui cracher à la gueule, mais c'était le frère de Sarah et j'avais seulement répondu : « Non merci, sans façon ! »

« - Euh Salut Marc, comment ça va ? des nouvelles de Sarah ?

- Franchement non, pas pour le moment. Mais qu'est-ce que tu veux faire ? Cette fille est folle depuis l'enfance.

Ça devait arriver un jour. Elle a dû prendre un acide ou un truc du genre.

- Sarah aimait boire pendant les fêtes, fumer aussi de temps en temps mais les drogues dures, elle n'y a jamais touché. Je ne suis que son amie et je semble être plus au courant que toi sur sa personnalité.
- Au courant, mon cul ! C'est pas toi qui te la payes au quotidien ! Toujours éteinte à la maison ou à moitié cinglée, toujours à écrire ses journaux de merde, qu'elle planque sous son matelas, cette pauvre bredine, un jour Maman tombera dessus. Ses crises de larmes à table, ses accès de ...
- Attends, l'interrompai-je, tu veux dire qu'elle tient un journal intime ?
- Qu'est-ce que ça peut bien te foutre à toi, qu'elle tienne un journal intime ?
- Tu l'as déjà lu toi ?
- Qu'est-ce que j'en ai à foutre de son dernier crush, de sa dernière dispute avec Machine, de son 5 en maths ?
- Ok... Bon je te laisse, je dois y aller.
- Au plaisir de revoir traîner ton petit cul par-là ma belle !
- Oublie mon petit cul et ne m'appelle pas ma belle, merci connard. » j'aurais aimé éviter le « connard » mais c'était sorti tout seul.

Je l'avais pas jouée hyper fine là, j'aurais dû être discrète sur le journal.

Idée : il fallait que je fonce chez Sarah consoler ses parents,
être bien polie et demander à me recueillir un temps dans
sa chambre, avant que son connard de frère ne rentre.

Chapitre 9

Toc Toc Toc

Quelques secondes pesantes se firent attendre et c'est d'un pas non moins pesant que j'entendais s'approcher le père de Sarah pour m'ouvrir :

« - Oh Bonjour Lola, qu'est-ce qui t'amène ici ? Tu sais, nous ne sommes pas très bien et ...

- Oui, Monsieur Guilbert, bien sûr, je comprends très bien. Excusez-moi pour cette visite inopportune. J'aimerais savoir si vous avez des nouvelles de Sarah, si toutefois, vous êtes en mesure de m'en parler.
- Entre... »

J'entrais dans le salon cuisine américaine de cette maison moderne et tout confort mais qui manquait de style.

« - Tu veux un café ?

- Oui, merci. »

Il s'éloignait pour préparer le café et pendant ce temps, je me demandais comment j'allais amener sur le tapis mon désir de passer un moment dans la chambre de sa chère et tendre fille.

J'ai eu une idée : jouer la carte de la jeune fille éplorée.

« - Que se passe-t-il Lola ?

- Oh je suis désolée, bredouillais-je entre deux sanglots, je ne venais pas ici pour rajouter à votre peine.
- Allons, ce n'est pas grave, moi aussi je suis très triste, tu sais. Qu'est-ce qui pourrait te faire plaisir ?

- Je voudrais ... je fis mine de ravalé un sanglot, je voudrais passer un court instant dans la chambre de Sarah où nous nous amusions tant, il n'y a encore pas si longtemps et peut-être rassembler quelques affaires pour elle, pour le jour où j'aurai le droit de lui rendre visite. »

Je jubilais intérieurement de mon improvisation plutôt malicieuse.

« - Tu sais, sa mère s'est déjà chargée du linge, des affaires de toilettes, de quelques livres etc. Ce n'est pas vraiment nécessaire...

- Oui mais je la connais autrement et il y a des petits objets, des souvenirs, des choses qui je suis sûre lui feront plaisir. De plus, *et là je me suis remise à pleurer un coup pour faire plus vrai*, je voudrais me recueillir un peu pour elle. Etre dans son espace à elle et ...
- N'en dis pas plus, c'est d'accord. Monte et je t'attends.
- Oh merci Monsieur Guilbert, vous êtes un ange. »

Et voilà, le tour était joué, je n'avais pas beaucoup de temps, il fallait chopper le journal et le feuilleter rapidement puis l'emporter, tant pis, sous ma veste. Je suis sûre que ce gros con de Marc n'irait même pas vérifier.

Pénétrer dans cette chambre toute rangée par les soins maniaques de sa mère, alors que d'habitude c'était un bordel sans nom, ça m'a glacée. Une seconde, j'ai eu l'impression que Sarah était morte pour de bon. Mais Sarah n'était pas morte, Sarah était juste éteinte pour quelques temps et c'était pas le moment de chialer. Je fonçais sous le matelas, ce ne fut pas difficile de trouver le

journal. Davantage de le feuilleter, du noir, des dessins dégoulinants fait d'un trait sûr mais à la naïveté presque enfantine. Je croisais les mots mort, sang, à presque toutes les pages survolées. Mon ventre s'est effondré. Un creux noir l'a piétiné. Je me suis sentie mal.

Ressaisis toi putain, c'est ta copine, il faut l'aider alors si tu flanches à la première trace de sa douleur, on ne va pas y arriver !

Et là, écrit avec un feutre gris qui laissait un peu des coulées d'encre, je trouvais sur une page :

La glue noire l'envahit

Elle lui colle à la peau

Son réservoir intarissable

Plane toujours au-dessus de sa tête

Il suffit d'un élément déclencheur

Pour qu'il sente ses doigts coller à nouveau

Ses cheveux, sa peau

Pour que son air circule mal

Que ses narines fassent des bulles noires

Petit-être voudrait se jeter d'un pont

Mais il se demande si la glue serait capable

De tisser des liens gluants pour le retenir

Encore

*Son lien à la vie, c'est cette glue noire
Mêlée de mort
Cette glue asphyxiante des résidus de mort
Laissés par le viol*

*Petit-être garde un fond stable
Mais il ressent bien là au-dessus de lui
Le poids du sale liquide
Prêt à dégueuler sur lui à chaque instant*

*Petit-être se demande s'il finira par sauter
Avec un sécateur pour couper au fur et à
Mesure les fils gluants qui veulent le retenir à
La mort-vie.
Lui ne voudrait plus que la mort-mort.*

*Parce que les violeurs tissent leur toile en
Glue noire
Et qu'une fois piégé en son sein
On ne s'en dépêtre jamais.*

*Petit-être a mal au cœur parce qu'il aurait
Aimé la vie
Il le sait pour les moments où déjà
Il l'a aimée rageusement.*

J'étouffais un sanglot et me rappelais brutalement à l'heure. Il fallait partir vite avant que Blaireau Marc ne rentre de sa session de sport.

« - Merci pour tout, vraiment et bon courage à vous.

- Merci à toi, petite Lola. A bientôt. Préviens-nous la prochaine fois que tu voudras passer, tu seras la bienvenue. »

Sur le trajet jusqu'à chez moi, je marchais en tenant mon vélo à côté de moi, je me sentais fébrile, prête à tomber. Quelque chose dans cette histoire de glue me rappelait ma mère mais je ne comprenais pas pourquoi.

Par chance, ma mère était sortie, quand je suis arrivée chez moi. J'ai foncé directement dans ma chambre, je me suis allongée sur mon lit et j'ai pleuré un tsunami pendant plusieurs heures.

Je me suis brutalement réveillée après un moment qui m'avait paru une éternité par un : « A table ! » joyeux et sonore. Passage salle de bains, mouchoirs jetés vite fait, un coup d'eau sur le visage et c'était parti !

Chapitre 10

Mon téléphone fit « ding ». Qui est le con qui m'écrit aujourd'hui ? Depuis que Sarah a été en crise au lycée, je n'ai plus répondu à personne d'autre qu'à ma mère. Or ma mère, on venait de se voir à table et elle était en bas.

Sarah.

Oh putain, c'était Sarah !

- **Salut ma belle, téléphone enfin récupéré. Comment tu vas ? Moi, j'ai envie de crever ou de m'évader de cette putain de prison de fous !**

Je tréignais, riais, pleurais, sautillais. C'était tout elle, ça, mêler l'horreur à l'humour, elle avait dû retrouver un peu ses esprits. Je me sentais si heureuse.

- **Je vais bien ma douce, mais je suis grave chamboulée par la situation et je pense très fort à toi. Je voudrais te sortir de là au plus vite, boire un litre de vodka et danser comme une perdue avec toi à mes côtés of course !**
- **Tu me manques.**
- **Toi aussi ma belle, si tu savais à quel point. Je t'appelle ?**
- **Oui, ok, un petit moment.**

« - Ecoute, quand je peux venir te voir ? Les docteurs t'en ont dit plus ?

- Pas avant deux semaines, ils ont dit. Je me fais chier comme un rat mort ici. Putain, j'ai même commencé à faire des sudokus.

- Tu manges bien ?
- Tout ce que ces connasses d'anorexiques me filent en douce en plus de ma portion journalière.
- Hahahaha ! des anorexiques ?
- Oui, ils ont dit que mon poids était trop bas, alors ils m'ont collée à la table des anorexiques. Mais comme ils me gavent de médocs, j'ai les crocs. J'ai grossi ma vieille, un truc de ouf.
- T'inquiète pas pour ça, ça rentrera dans l'ordre plus tard et puis t'as de la marge. Et les... je ne sais pas si je dois t'en parler, tes perceptions ?
- Toujours là, ma belle, mais moins fortes. Ils parlent d'épisode psychotique parce que je serais bipolaire. »

Léger silence.

« - Je sais ce que tu as vécu ma belle.

- Ben oui, j'ai fait une crise de délire au lycée et je me suis retrouvée à l'hôpital des pimpims !
- Non, arrête de déconner cinq minutes, je sais. Je sais tout ma belle. »

Silence, puis des sanglots. Elle raccrocha. Dans la foulée, je reçus un message : **rappelle-moi demain, même heure.**

Chapitre11

Le lendemain, j'ai attendu patiemment qu'il soit l'heure exacte à laquelle j'avais appelé la veille. Elle a décroché, ouf...

« - Hello petit chat, me dit-elle d'un ton enjoué qui me redonnait le sourire

- Hello chaton des bois. Comment ça va aujourd'hui ?
- Bien mais chamboulée. Ecoute, je ne vais pas tourner autour du pot, tu sais quoi et comment tu le sais ?
- Ok... je sais que tu as été violée par ton oncle, Alain et qu'il en a fait autant avec Stéphane, ton cousin, ce qui explique son suicide et ton mal-être.
- *Entre deux sanglots*, comment tu sais ? Il m'a fait promettre de ne rien dire, sinon... Stéphane est mort depuis plus de dix ans... est-ce que, est-ce que ?
- Oui, j'ai eu la même perception que toi. Stéphane est venu me parler.
- Tu déconnes ? Ici, ils parlent de stress post traumatique, que la mort de mon cousin me hante parce que j'ai été traumatisée, que tout est une histoire d'imagination.
- Je plaisante pas, ma belle. Et ne tergiversons pas sur tout ça. J'ai lu ton journal, chérie, je suis désolée, je sais la peine que tu as ressentie, je comprends qui tu es et ce que tu as et continues de traverser.
- Quoi ?! Mais putain, d'où tu as lu mon journal ? Comment même en connais-tu l'existence ? C'est quoi ce bordel ? »

Une infirmière entre en trombes :

- « Qu'est-ce qui se passe ici ?
- Non rien, ça va aller, je n'arrivais pas à brancher mon téléphone, maintenant, c'est bon.
- Calmez-vous bien, parce que sinon vous serez de nouveau privée de téléphone, c'est clair ?
- Oui, très clair. »
- J'ai tout entendu, quelle pute cette infirmière !
- Tu m'étonnes, elle, c'est la pire, encore y en a des sympas, mais elle, entre pimpims, on l'appelle la vipère. Pfffff... Bon excuse-moi, *elle prend une grande inspiration*. Ok, tout ça est complètement fou mais tu es là, et c'est ce qui compte.
- C'est ton frère qui m'a parlé de ton journal, rassure-toi, il ne l'a jamais lu, il s'en tape. Est-ce que tu veux que je te le ramène, je sais pas moi, la nuit, par la fenêtre, elle donne où ta fenêtre ?
- Tu l'as lu, entièrement lu ?
- J'en ai lu des passages et c'est édifiant, il faut le garder comme preuve pour la police.
- Mon oncle me tuera.
- Il y a une justice.
- Pffff, lol, une justice. Tu sais la proportion de personnes qui osent parler de viol ? Et sur la quantité de plaintes quand même déposées, tu sais la proportion d'affaires classées sans suites ?

- Hum, lucide, pour une meuf soi-disant bipolaire et en plein épisode psychotique.
- Je suis cachetonnée ma petite et je sais des choses. Qu'est-ce que tu crois que je foutais moi quand je déprimais ?
- Ok, et s'il recommence avec d'autres ? et ces affaires classées sans suites, est-ce une raison pour te contraindre à rester la bouche muselée ?
- *Sanglots...* Je sais pas, ma belle, je sais pas. »

Elle raccrocha.

Quelques minutes plus tard, je recevais un SMS : **Je suis au deuxième étage, rue Gabriel Montpied, à gauche de l'entrée latérale, fenêtre la plus à droite. Il y a des barreaux aux fenêtres, il va falloir la jouer fine. T'as une corde ? Tu veux pas m'amener un joint aussi, par la même occasion ?**

Je répondis : **Un joint ? T'es sûre que c'est une bonne idée, vu ton état ? Mais ok, c'est noté, je viens ce soir à minuit, ça ira ?**

Elle : **Minuit, c'est nickel, les infirmières auront fait leur dernière ronde, pour le joint t'inquiète, je suis tellement blindée de neuroleptiques que même les morts de l'enfer pourraient pas venir me faire chier. Merci ma douce. A toute je me réjouis à l'idée de m'en fumer un petit dans les toilettes !!**

Chapitre 12

J'avais bricolé un paquet à lancer, journal intime et petite boîte avec un joint tout prêt à l'intérieur, le tout enroulé dans une ficelle que j'avais bien nouée et dont j'avais laissé un bord long avec un petit nœud rond au bout, pour pouvoir le lancer à ma douce par la fenêtre entre deux barreaux. Il avait fallu une dizaine de tentatives avant que le colis arrive à bon port, mais ces tentatives nous avaient bien fait glousser discrètement, elle dans sa chambre, moi dans la rue, heureusement vide à cette heure.

Nous n'avions pu échanger un mot mais notre complicité était là, bien palpable, à travers les gloussements étouffés et le simple fait d'apercevoir nos silhouettes familières.

Nous nous saluâmes d'un coucou de la main lointain.

J'étais rentrée le cœur léger, ragaillardie d'avoir pu deviner son amusement et l'imaginant assise sur ses toilettes en train de siroter son petit pétard.

Pas une seconde, seule à vélo dans les rues sombres de la ville, je n'avais pensé comme d'habitude à une éventuelle agression. Pas de poteau qui se transforme en pervers sexuel tapi dans l'ombre prêt à me bondir dessus, pas de regard tourné sur un passant potentiellement suiveur. Je planais.

La situation était dramatique mais mon lien avec Sarah était intact et nos conneries pouvaient poursuivre leur cours. Cela me donnait un sentiment de puissance joyeuse et enragée.

Bon alors, il fallait encore rentrer discrètement à la maison.
Mais pour ça, j'étais la reine et une fois encore pas de soucis.

Maman devait dormir à poings fermés.

Je profitais de ce moment de douce euphorie pour traîner un peu dans une petite pièce attenante au salon. C'était un petit bureau, dans lequel nous n'allions guère mais qui avait l'avantage de disposer d'un petit canapé bien confortable et d'être plus éloigné de la chambre de ma mère.

Une idée un peu étrange m'a pris. Sans doute mon esprit de pseudo-enquêtrice récemment développé par la force des choses. Pseudo parce que les réponses m'avaient été vite données mais avaient laissé aussi en moi traîner un goût du mystère. Merde, c'était un fantôme qui m'avait aidée à la base.

Et une idée me tarabustait. Pourquoi à la lecture du poème de Sarah sur cette épaisse glue noire, j'avais immédiatement fait le lien avec ma mère ? Défilait dans mon esprit cet arrière-goût éteint parfois palpable au loin quand j'étais dans les bras de ma mère. Et si elle aussi avait été violée ?

J'aurais bien aimé que Stéphane repointe le bout de son nez même nu. Peut-être les fantômes ont-ils des réponses à tout ? Peut-être qu'ils savent tout ce que nous, vivants ignorons ?

Mais pas de trace de Stéphane. Je me disais qu'il reviendrait sans doute quand nous aurions réglé le problème avec son père et pour l'instant, ça s'annonçait compliqué.

Alors, je me suis dit que j'allais fouiller ce bureau, parce que ce bureau, ma mère y traînait souvent, spécialement quand elle faisait des insomnies.

Tiroir numéro 1 : des ciseaux, du scotch, un vieux passeport, un peu de merdier

Tiroir numéro 2 : des pochettes fermées.

Tiroir numéro 3 : des enveloppes.

Ok, il fallait peut-être gratter dans le tiroir numéro 2. Je sortais les pochettes noires. Je les ouvrais.

Oh merde, Maman tenait parfois des journaux ma parole. Première page de la première pochette :

Après ton départ, mon ange.

Super ! Douce euphorie, mon cul oui ! C'était déjà fini. Maman avait écrit sur la mort de Papa.

Avant de m'y plonger, je regardais les deux autres pochettes. J'ouvrais l'une d'entre elles, le titre : simplement : *journal*. Je pris une page au hasard et la lus :

J'imaginais faire l'amour dans un liquide semi-épais, genre un peu gluant, que nos corps soient entièrement touchés par la viscosité du truc, pendant qu'on bouge dedans.

Dans du pain de mie qui ne part pas en miettes.

Dans de la chantilly hypoallergénique. Autour de nous, à l'infini.

Hier, j'avais de la retenue.

Je ne sais pas pourquoi.

Mais je ressens malgré tout la douce pression du plaisir, les traces qu'il laisse, dans mon corps, en particulier mes fesses et mon ventre.

J'imaginai me perdre dans mes petits tableaux : un copeau de cerveau... des lumières diaphanes et quelques lignes toboggan ; une atmosphère noire et épaisse chargée d'êtres étranges dont un cyclope burger, un demi-visage diabolique, une maison hantée ; tomber dans la bouche d'un monstre ; devenir toute petite dans une pêche écrasée, sa pulpe, son jus dans deux mains géantes ; me tenir sur la pêche rebondie entre les cuisses de cette jolie femme ; prête à m'envoler ; nue allongée sur un lit avec un chat au début du 20^{ème} siècle ; tourbillonner dans un baiser ; être cotonneuse.

Mais je suis pas trop inquiète. J'ai encore toute ma tête. Et je ne la sens pas vriller.

Je voyagerai.

Voyage de tête.

Je voyagerai dans du pâté de tête.

Ce journal sera mon garde-fou.

J'ai éclaté de rire ! C'est qu'elle a de l'humour la reine-mère !

Non, sans rire, par contre, je n'avais pas tellement envie de me plonger dans la vie érotique de ma mère. Et ce, même si certaines de ces images me rappelaient des dessins qu'elle me montrait quand j'étais enfant, des dessins qu'elle avait faits plus jeune et qui étaient tous étranges et enfantins. Le cyclope burger par exemple, je savais de quoi elle parlait. J'avais encore son image dans la tête.

J'allais laisser tomber cette pochette-là. J'allais plutôt m'atteler à celle qui concernait l'après Papa. Sortez les mouchoirs, pour sûr, j'allais chialer.

Mon ange,

Je sais bien que c'est mièvre de t'appeler comme ça, tu me l'as assez souvent répété. Pourtant, c'est bien comme ça que je te regardais et que je continue de te voir, même de loin.

Il n'y a que toi pour avoir noté sans le faire noter qu'une partie de moi n'était plus.

Que depuis cette nuit-là, j'étais à demi morte, à demi vivante.

Les proportions ont évolué à ton seul contact et maintenant, et même après t'avoir perdu, je me sens presque entièrement vivante.

Tu as des dons de magicien, de réparateur.

Quand nous nous sommes rencontrés, il n'y a eu que toi pour avoir vu derrière mon comportement affolé, ma terreur bruyante à grands éclats de rire, mes provocations des autres hommes, qui j'étais vraiment : une femme blessée qui ne savait pas comment se reconstruire après l'horreur, qui ne cherchait pourtant que les bras réconfortants et compréhensifs d'un homme comme toi.

Ils sont rares les magiciens comme toi. Tu as réduit en poussière par tes caresses l'empreinte mortelle de celui qui avait voulu me détruire.

Une fois seulement, tu m'as fait dire, puis jamais plus tu ne m'as demandé de rouvrir la plaie.

Ton désir patient mais fougueux, ont eu raison de moi. J'ai su ce que le terme « s'abandonner au plaisir » voulait dire, ce que c'était que d'être une femme complète, même après le viol.

Ok, c'est bon, j'en ai assez appris pour le reste de ma vie, Sarah violée, maman violée et puis quoi encore !! J'ai senti la

rage gronder dans mes entrailles, j'ai attrapé la lampe sur le bureau et fait valdinguer avec tout ce qui traînait dans la pièce en hurlant de douleur.

Ma mère est arrivée en catastrophe. Elle a compris de suite. Elle est restée dans l'entrebâillement de la porte, d'abord pétrifiée, puis a retrouvé son calme olympien.

« - C'est quoi ce bordèle, Maman !

- Tu n'aurais jamais dû lire ces mots ma belle, je suis désolée, j'aurais dû mieux les cacher, c'est du passé tout ça, viens dans mes bras. »

Je courais me lover en sanglotant dans ses bras ronds. Elle murmurait :

« - Tu verras, pour Sarah, ça ira aussi...

- Comment tu sais pour Sarah ?
- Ces choses-là se sentent ma belle. »

Chapitre 13

6 mois. Le verdict était tombé. Comme une chape de plomb sur mes épaules et mon cerveau. Sarah serait enfermée 6 mois. « Son état était trop inquiétant pour qu'on la laisse partir plus tôt. Elle délire encore, et ce malgré les traitements. »

Elle n'avait pas voulu courber l'échine quelques semaines et dire : « J'admets qu'on ne peut pas parler avec son cousin mort, j'admets que je suis instable mais je peux bien prendre mon traitement, avoir un suivi régulier et tenter de mener une vie normale. »

C'était pas son style à ma petite punkette délurée, qui gardait pourtant caché le secret le plus terrible de son existence. J'avais bien essayé de la convaincre de parler. A l'hôpital, elle serait en sécurité. Des démarches pourraient être lancées. Elle m'avait répondu qu'elle ne se sentait pas en confiance, qu'elle était bien certaine qu'ils croiraient que ce n'était qu'un délire de plus. Et malgré l'injustice de ces suppositions, je craignais au fond de moi qu'elles ne soient en réalité bien que des faits.

Ce n'est pas évident de s'attaquer à un homme reconnu socialement, membre actif du Parti Socialiste, cinquantenaire bedonnant et bon vivant, aimé de toute une partie de la ville.

Jamais elle ne m'avait parlé des menaces qu'il lui avait faites si elle avait raconté ce qu'il lui faisait subir.

Il allait pourtant falloir trouver une solution. Libérer Stéphane et Sarah. J'admettais maintenant moins naïvement que la justice ne pouvait rien pour nous, ni la psychiatrie. Ni même ma pauvre maman, retombée depuis notre seul et unique échange sur le drame, dans un mutisme serein que je ne

voyais plus du même œil. Elle était toujours aussi présente pour moi, toujours aussi à la hauteur, irréprochable. Mais l'arrière-goût provoqué par la piqure de rappel et sans doute par le fait qu'elle n'avait pas refait sa vie, devenait désormais criant à mes yeux.

Il fallait que je fasse quelque chose. Maman avait connu ses années de bonheur, même un peu filtré, même temporaire puisque Papa était parti trop tôt mais je voyais comme une mission le fait de rendre impossible que le destin se répète pour ma meilleure amie. Je voulais qu'elle vive pleinement. Je voulais qu'elle soit belle, lumineuse, épanouie, vivante. Je voulais qu'elle jouisse sans limites.

Je me grattais la tête pour trouver une solution. Mettre ce porc à nu. Parfois, je me surprénais à fantasmer que je découpais les parties intimes de l'agresseur de ma mère et de celles d'Alain le bedonnant pour les donner à manger en pâture à des sangliers.

Je regardais Kill Bill en boucle dans ma chambre, la scène où Uma Thurman éclate la gueule de son violeur dans l'entrebâillement d'une porte. C'est de cette violence-là dont j'aurais aimé être capable.

Mais voilà, tous ces petits scénarios n'étaient que cathartiques pour moi. Je n'avais pas de méchanceté au fond de ma personne. J'avais été élevée par un couple qui s'aimait à la folie, de deux personnes qui rivalisaient en qualités humaines. J'étais un chamallow. Si j'avais mis en pratique ne serait-ce qu'une once de ces idées de violences, je m'en serais voulue pour l'éternité.

Il faudrait bien pourtant que je trouve une solution, un peu de caractère, merde, quelque chose ? Je n'ai jamais osé demander à ma mère ce qu'était devenu son violeur, si elle avait porté plainte, si mon père l'avait pisté pour lui casser la gueule. Mais je me doutais de la réponse. A cette époque-là, encore plus qu'aujourd'hui, on ne dénonçait pas le viol. Il n'était même pas encore reconnu comme un crime.

Sarah avait cessé de s'empiffrer les restes des anorexiques. Elle avait mal vécu les changements de son corps et elle se privait à mort. En toute logique, elle mangeait désormais toute à sa place à la table des anorexiques et cela m'inquiétait. Niveau cerveau, elle était tantôt éteinte, tantôt plutôt vive et lucide. Mais sa douce folie me manquait cruellement. Je n'allais plus aux fêtes. J'étais devenue l'adolescente la plus sage de ma ville.

J'aurais pu débouler à une réunion de parti et déblatérer des insultes et toute la vérité à la face de ce gros porc devant toute sa petite assemblée d'admirateurs. Mais, c'est toujours pareil, la justice protège ce genre de personnage. C'est moi qu'on aurait embarquée.

Non, il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre que ma Sarah aille mieux, être là pour elle, prendre le temps qu'il faut, être adulte et lucide. Accepter l'injustice, mère de ce monde.

Chapitre 14

Un soir, je m'endormais en imaginant chercher d'autres victimes de ce porc d'Alain le bedonnant. Mais j'ai renoncé, vaguement, en tombant dans un sommeil de fuite, assommée par l'ampleur et la vanité de la tâche. Vue la façon dont il avait terrifié ma Sarah, qui aurait bien voulu parler ? Comment trouver ses probables autres victimes ?

Il était 4 heures du matin quand je me suis réveillée en sursaut. J'ai pris une feuille et un stylo :

Salut à toi, infâme violeur d'enfants.

Par tes menaces, tu pensais pouvoir agir impunément ad vitam eternam

Ton fils pendu nu à l'escalier de ta belle maison familiale,

C'était assez gros comme symbole

Une nièce en hôpital psychiatrique, idem

Mais c'est aussi confortable pour toi

Les fous, ce sont eux et toi, tu es clean.

Aucun d'entre eux ne parlera plus

Et si toutefois, celle qui reste parle,

Elle sera prise pour folle et tu resteras tranquille.

Et pourtant, tu n'es pas simplement un pédophile

Un violeur d'enfants

Tu aimes détruire mais c'est la mort que tu aimes insuffler dans les corps de tes victimes.

*Tu jouis de leur insuffler ta mort et tu les fais taire pour les tuer
encore un peu davantage.*

Aujourd'hui, je viens te dire que ton heure est finie.

*Il existe des êtres comme moi, qui quand ils découvrent la vraie
nature de personnes comme toi*

Prennent un malin et psychopathe plaisir à détruire à leur tour

Les psychopathes de ton espèce à toi.

*Je suis un bon enquêteur, et je sais tout, de la couleur de tes
caleçons aux endroits où tu te trouves à la minute où tu t'y
trouves.*

Ton heure est bientôt venue

Je ne sais pas exactement ce que je vais faire de cette lettre.
Mais bon, déjà m'être sentie une seconde dans la peau de
Dexter, ou celle d'Aomamé dans 1Q84, ça m'a donné des ailes
et cela faisait bien longtemps que je n'avais pas ressenti des
ailes derrière mon dos. Je me suis rendormie comme un
pacha.

Chapitre 15

Il m'a fallu quelques jours pour mûrir mon projet. Je me suis dit que c'était sans risques. Une paire de gants, un ordinateur dans un espace de reproduction, un petit voyage pour fausser la piste de la provenance de la lettre et somme toute, le tour était joué.

Je suis donc partie à Arcachon en covoiturage avec un pseudo bidon et en insistant pour payer cash sur le moment. J'ai eu beaucoup de chance d'avoir été acceptée dans ces conditions. La Providence, sans doute...

Dans ma petite valise, les gants.

Je me suis dit, tu en profiteras pour voir l'océan.

Pour ma mère, j'étais chez ma pote Aline à Paris.

C'est non sans quelques galères que j'ai trouvé un endroit équipé d'un ordinateur en accès libre pour taper et imprimer mon courrier. Pour les gants, je pense que je suis un peu passée pour une folle dingue. Pas grave.

Je les ai gardés aussi à la Poste et j'ai appuyé sur le côté foldingue pour demander à un agent du bureau d'écrire l'adresse pour moi car j'avais des problèmes dermatologiques aux doigts, ai-je dit.

L'adresse avait été d'une facilité déroutante à trouver, vue la notoriété du personnage.

Et voilà, c'était fait, ma lettre de vengeance et d'intimidation était lancée.

Je n'en ai jamais touché mot à Sarah.

Je me demandais tout de même comment un psychopathe, un vrai, réagirait à ce genre de lettre de menace. Aller à la police ? C'était aussi ouvrir la piste de sa propre culpabilité, rester sans rien faire, ignorer, avoir la trouille ?

Je ne connaissais pas assez le personnage pour savoir. Mais je ressentais une fierté certes un peu macabre à avoir démuselé ma Sarah, même par procuration.

Chapitre 16

Une année plus tard...

Monsieur Alain Cobot a été retrouvé mort dans son domicile près de Paris. La piste du suicide par médicaments a été prouvée par la police. La nouvelle des circonstances du décès de cet éminent personnage du paysage politique d'Ile-de-France, apprécié par tous ses concitoyens, a abasourdi la totalité de son entourage.

Entête article sur le site du Parisien, le 27 février 2021.

Chapitre 17

Ma petite Sarah, redevenue un peu comme la jeune adolescente qu'elle était, rageusement enjouée, un brin de folie dans les yeux, avait également retrouvé sa forme physique. Elle ne prenait qu'un petit traitement de fond qui n'influaient plus sur son appétit mais l'aidait juste à ne plus sombrer dans ses vieux démons les mois de décembre, en particulier.

Un jour, elle m'avait confié que ces mois-là, le souvenir de son oncle passait et repassait en boucle dans son esprit, son regard, ses mains grosses et poilues, sa bedaine, son sexe répugnant. Jamais d'habitude, elle n'entrait dans ce genre de détails-là.

J'avais eu envie de pleurer mais j'avais contenu mes larmes.

Ce médicament l'aidait à fermer la porte des souvenirs et à la stabiliser. Sans cette aide chimique, elle aurait passé 6 mois par an en hôpital psychiatrique. Elle en avait conscience.

Une nuit, dans ses rêves, quand elle était encore adolescente et qu'elle n'avait pas encore fait sa première crise, elle avait lutté contre lui à bras nus, elle s'était révoltée et avait pris le dessus. Mais au réveil, son sentiment de puissance n'avait duré que quelques heures. Rapidement, c'était comme si son oncle pouvait l'atteindre encore par de minces fils invisibles et la détruire encore, encore, encore et pour toujours.

Ce 27 février-là, je suis allée la voir dans son petit studio. C'était un petit espace bien aménagé, avec une petite cour extérieure et les murs remplis de dessins tous plus bizarres les uns que les autres dont elle était l'autrice et qui conféraient à la pièce une atmosphère douce et enfantine. C'était étrange

parce que certains de ses dessins transpiraient la violence mais le filtre du trait enfantin, les matériaux utilisés sans recherche : feutres, crayons de couleur, stylos bic ; faisaient filtre également. Toute sa personnalité irradiante et foisonnante semblait étalée là autour d'elle et de son regard pétillant. Elle était une guerrière gentille, une guerrière heureuse de vivre.

Ce matin-là, c'était moi qui allais lui apprendre la nouvelle. Elle ne parlait plus à sa famille depuis ses 18 ans. Le silence avait rompu leurs liens et elle ne pouvait plus supporter les dîners en famille, assise à côté du tonton violeur et du frère super connard. Elle disait souvent qu'être sans famille, c'est dur comme la pierre. Mais une pierre, c'est joli, elle disait, on peut la tailler, y mettre de la mousse, y inviter des amis, s'y asseoir pour manger un sandwich au tartare. Elle nous faisait tous rire, ses amis, parce que même sa façon de parler était amusante.

Ce matin-là, je ne savais pas trop comment m'y prendre. Je ne lui ai jamais dit que j'avais envoyé cette lettre. Je n'ai jamais su si cette lettre avait donné la trouille à son oncle de passer devant un miroir ou à l'angle d'une rue. Cela faisait déjà un an que la lettre était partie au courrier et à part avoir libéré ma parole à moi et soulagé mes fantasmes de vengeance, il n'y avait pas eu de suites. J'ignorais donc si son acte avait un rapport avec la lettre. « Il ne faut pas souhaiter la mort des gens », claironne Dominique A mais comme après la lettre, je n'ai ressenti aucun remords quand un sourire profond est venu s'inscrire sur mon visage à la lecture de cette entête d'article.

Je ne savais pas trop comment elle allait réagir à la nouvelle.

« - Ma douce...

- Ohlala, quand tu commences comme ça, toi, ça sent pas bon, accouche
- Alain est mort, il s'est suicidé. »

Silence. Elle a fondu en larmes dans mes bras, elle riait en même temps, elle était secouée de spasmes.

« - Alors, ça y est, c'est terminé. » me dit-elle finalement plus calme et avec une sérénité qui m'a réjouie jusque dans mes tréfonds les plus beaux et les plus obscures.

Au loin, je crois halluciner mais je sais que je n'hallucine pas en voyant le visage radieux de Stéphane s'éloigner, s'éloigner, s'éloigner...